

2.
LES BAGNOLAISES,

OU

LES ÉTRENNES

DE

M. LE COMTE DE RIVAROL,

Présentées

A SON EXCELLENCE,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GRANDS HOMMES.

Ne dis plus, ô Bagnol ! que ton Seigneur sommeille....



A LONDRES.

Et se trouve A PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés.

1789.

THE BRITISH MUSEUM

OF

THE HISTORY OF

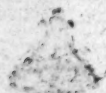
THE

BRITISH MUSEUM

OF THE HISTORY OF

THE BRITISH MUSEUM

OF THE HISTORY OF



A LONDON

Printed by J. G. Smith, at the
Office of the Secretary of the Museum

1780

A V I S

DES ÉDITEURS.

Nous nous agenouillons devant Monseigneur le Comte de Rivarol-Bagnolet, pour qu'il nous pardonne le retard qu'a éprouvé la publication de cet Ouvrage. Il eût été si doux pour les Éditeurs de le lui offrir dans les premiers jours de cette année : mais les Stipendiaires des Almanachs ont tant fatigué les presses, que nous avons eu bien de la peine à obtenir un tour : & cependant la nature de ce tribut était un titre à toutes sortes de préférence.

Nous promettons à Monseigneur de Bagnolet d'être plus soigneux à l'avenir, en souhaitant bien sincèrement qu'il fasse avec autant d'exactitude le service des

convois militaires ; que nous mettrons
de ponctualité à parcourir chaque
année en son honneur ; le Clavier de
la Littérature dont il peut être regardé
comme le ravalement.

LES BAGNOLAISES.

ELLES contiennent différens fragmens de correspondance entre MM. le Comte de Rivarol père, & le Comte de Rivarol fils, Seigneur de Bagnol & autres lieux. On trouvera à la suite quelques Mêlanges littéraires de M. le Comte de Rivarol, ses prédictions & prophéties pour les siècles à venir, & des modèles de métaphores tirés de son immortel Discours sur l'Universalité de la langue Française, Ouvrage qui a partagé le prix proposé par l'Académie de Berlin, en 1784.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. LE MARQUIS DE CHAMPCENETS,

*Président des Académies de la rue de
l'Échelle (1) & de celle du Mail (2).*

M. LE MARQUIS,

*A l'exemple de ces Auteurs qui étayent
un faible Ouvrage d'un grand nom, nous
osons vous dédier cet Opuscul. Tant de
témérité ne peut trouver d'excuse que
dans l'extrême nécessité de le garantir des
outrages de la critique & du tems. La
protection que vous daignez accorder aux
Gens de lettres, l'amitié qui vous lie à
M. le Comte de Rivarol (3), dont le*

[1] Boutique du fleur le Jai, Libraire.

[2] Maison de M. le Comte de Rivarol.

[3] M. le Marquis & M. le Comte ont cessé de se voir depuis que nous travaillons à cet Ouvrage : mais leur amitié, leur estime, sur-tout, n'y a rien perdu. Cette séparation a été convenue entre eux pour l'avantage public, & afin que les lumières dont ils brillent & qu'ils jettent ça & là, se répandissent au même moment dans plusieurs endroits.

merite littéraire ne peut être comparé qu'à l'antiquité de sa noblesse ; tout , enfin , nous porte à croire que vous voudrez bien nous servir de Palladium.

Il est malheureux pour nous , il est affligeant pour la postérité , que le portefeuille de M. le Comte de Rivarol ne se soit entr'ouvert qu'un instant. L'offrande que nous vous faisons eût été plus digne de vous : mais quelque'exiguë qu'elle soit , vous ne pouvez vous refuser de l'accepter , & pour l'encouragement des compilateurs infatigables qui vous la présentent , & pour l'avantage du sieur le Jai , fils , dont les presses vous ont eu déjà tant d'obligations.

Vous qui avez ennobli l'art de Martial ; vous qui , à l'exemple de vos illustres ayeux , n'employez dans vos écrits que le style de Voiture ; vous que deux Académies célèbres ont choisi pour leur président ; vous que Mars & Appollon se disputent ; vous pour qui Vénus n'a pas assez de myrthes ; vous par qui la

renommée dispense ses brevets d'immortalité ; vous à qui M. le Comte de Rivarol , par une ingratitude qui n'a pas d'exemple , a osé refuser une place dans sa nomenclature des grands Hommes de notre nation , ne craignez pas que nous cessions jamais d'être reconnaissans du bienfait que nous vous demandons & que la France entière vous demande par notre bouche. Nous justifierons ailleurs l'intérêt qu'elle y prend. C'est bien assez d'avoir osé placer en tête de cet ouvrage le sceau de votre nom , sans vous fatiguer encore de la lecture d'une préface. Cet ennui sera pour nos lecteurs. Quant à vous , M. le Marquis , notre gratitude n'aura point de bornes si vous daignez sourire à cet ouvrage , & le regarder comme le témoignage de notre respect.

Nous sommes ,

M. LE MARQUIS,

Vos

P R É F A C E.

DEPUIS que M. le Comte de Rivarol a daigné quitter les plaines délicieuses de Bagnol pour le séjour de Paris, depuis qu'il s'est emparé du *sceptre de la littérature*, la France a cessé de pleurer sur le tombeau de Voltaire ; son idiome est devenu celui de tous les peuples de l'univers, & la prophétie (1) du Seigneur de Bagnol s'est accomplie dans toutes les parties du globe. Si bien que le Lapon a maintenant une correspondance ouverte, en français, avec le Tartare ; le Pantagon lit tout couramment la parodie du rêve d'Arthalie. Les Esquimaux savent par cœur le Discours sur l'Universalité de la langue Française.

[1] Voyez la page 87 du Discours sur l'Universalité de la langue Française, par M. le Comte de Rivarol.

Les Cannibales font leurs délices des réflexions du Seigneur de Bagnol sur l'amitié (1).

Mais tout sincère que soit cet hommage , tout harmonieux que soit ce concert de tant de peuples , l'envie , n'en doutons point , fera marcher ses légions contre le Seigneur de Bagnol. Eh ! pourquoi l'épargnerait-elle ? N'a-t-elle pas persécuté les plus grands génies des siècles précédens ? N'a-t-elle pas livré la guerre la plus opiniâtre aux Bossuet , aux Fénelon , aux Racine , aux Molière ? Le Seigneur de Bagnol est , à la vérité , plus grand qu'eux & par l'extraction & par le mérite : mais ses ancêtres auront vainement versé sur lui l'éclat qu'ils avaient reçu eux-mêmes de leurs ancêtres ; il se fera vainement entouré d'un éclat plus brillant encore ; l'infatigable envie se vengera sur ses productions , du

[1] Ces réflexions se trouvent dans le *Mercur* de France du 8 Juillet 1786. Elles lui ont procuré un pamphlet intitulé -- *Le Villageois ou l'Homme d'Esprit*.

silence que lui impose la majesté de sa naissance ; & plus le Seigneur de Bagnol élèvera la tête au-dessus de ce peuple nain d'auteurs dont la France fourmille, plus elle cherchera à abattre ce chêne superbe.

O France ! ô ma patrie ! ô mes concitoyens ! que deviendrez-vous alors ? Où cacherez-vous votre honte ? Eh , quoi ! la nature , marâtre envers tant de peuples , aura fait naître parmi vous le Seigneur de Bagnol , pour qu'il soit la pâture de l'envie , & vous souffririez cette offense ! Rassurez-vous. Quand l'envie ferait pleuvoir sur lui un déluge de traits , cet ouvrage sera l'arche sainte où son nom & ses productions échapperont à la submersion à laquelle le siècle de Louis XIV n'a pu échapper lui-même.

Ce moment n'est certainement pas prêt d'arriver : mais la prudence , comme l'a dit un petit écrivain du siècle précédent , étant mère de la sûreté , nous avons cru devoir prendre des précautions

x
pour que la réputation du Seigneur de Bagnol *s'accroisse de sa réputation*. Voilà pourquoi nous avons recueilli précieusement tout ce qui nous a paru porter *les livrées brillantes* de cette originalité qui caractérise les favoris de la nature.

Il eût été à désirer, sans doute, que le sieur le Jai fils, qui n'est pas le bon le Jai (1), eût bien voulu nous communiquer les nombreux manuscrits du Comte de Rivarol, qu'il se propose de publier incessamment : mais il n'a pas voulu, quelque offre qu'on lui ait faite, nous abandonner l'honneur qu'il en attend. O méchant le Jai ! que vous a donc fait la génération présente pour la sévrer si long-tems de cette manne délectable ?

L'ordre que nous avons établi dans cette précieuse collection nous a paru nécessaire. Il fallait des repos à l'admi-

[1] Les presses du sieur le Jai se glorifient, à juste titre, d'avoir donné la vie à l'*Almanach des grands Hommes*.

ration. C'est ainsi qu'un naturaliste habile sépare le règne végétal du règne animal.

On nous demandera peut-être pourquoi les lettres de M. le Comte de Rivarol, père, se trouvent comprises dans cette collection ? Nous conviendrons qu'au premier coup-d'œil elles semblent faire tache. Mais quoique le premier ne soit pas encore un écrivain aussi distingué que le second, ses productions n'en sont que plus intéressantes, & le public nous saura certainement un gré infini des soins que nous avons pris à en recueillir quelques fragmens.

Quant au style de ses lettres, on peut dire qu'il est absolument original, & qu'il porte sur toutes les tailles les galons de la naïveté (1).

Enfin le Seigneur de Bagnol procédant de M. le Comte de Rivarol, son

[1] Depuis que M. le Comte a donné des *livrées* à la naïveté, nous nous sommes permis d'y ajouter du *galon*. Voilà comme un trait d'esprit en produit un autre.

père , il étoit juste d'indiquer la source bienfaisante d'où est découlé l'immortel auteur de l'immortel discours couronné & payé 500 liv. par l'Académie Prussienne. Eh ! quel est le voyageur qui , après avoir vu le Nil enrichir de ses débordemens les plaines de l'Afrique , ne se sente la curiosité de porter ses regards respectueux sur l'urne de ce fleuve bienfaisant ? Pourquoi les observateurs ne brûleraient-ils pas d'un désir semblable , lorsque M. le Comte de Rivarol & le Seigneur de Bagnol , son fils , présentent à eux deux l'image redoutable & imposante d'un véritable Nil littéraire ?



LES BAGNOLAISES,

OU

LES ÉTRENNES

DE

M. LE COMTE DE RIVAROL,

LETTRE

*De M. le Comte de Rivarol fils à son père,
la veille du jour où il reçut la confirmation.*

MON CHER PAPA ,

J'AI l'honneur de vous écrire pour m'informer de l'état de votre santé qui m'est très-chère, & vous informer que c'est demain que je reçois le Sacrement de confirmation. Je m'y suis préparé par une confession générale. Je ne vous

dirai pas que ce n'est qu'avec bien de la peine que j'ai obtenu l'absolution ; mais enfin je la tiens , & me crois le plus heureux enfant de la terre , si vous avez la bonté d'y joindre votre Bénédiction.

Je mettrai demain , pour la cérémonie , ce que j'ai de plus beau , c'est-à-dire , mes petits sabots neufs , le petit bonnet de coton que m'a fait ma sœur , mon habit de pluche , & la chemise qui a des manchettes. Envoyez-moi , je vous prie , mon cher père , mon extrait baptistaire ; M. le Curé l'exige , & sans cette pièce , point de Confirmation.

Je suis avec respect , &c.

M. le Comte de Rivarol père à son fils.

JE me suis fait lire [1] votre lettre , mon cher fils , par M. le Magister de Bagnol. Je suis charmé d'apprendre que vous êtes sur le point de recevoir la Confirmation. Persistez dans les sentimens pieux que vous me témoi-

(1) M. le Comte de Rivarol père ne lisait alors que l'imprimé & n'écrivait point ; voilà pourquoi cette lettre est terminée par une croix.

gnez, sans cependant les porter trop loin. La dévotion est comme un rôti qui ne vaut quelque chose que quand il est cuit à point.

Ménagez sur-tout votre parure de demain. Quant à l'extrait baptistaire, il vous est inutile. Je vous envoie seulement la date du jour de votre naissance, avec un petit écu & deux bouteilles de vin à douze sols pour M. le Curé. Portez-vous bien : Je vous embrasse. †

M. de Rivarol fils à son père.

Mon cher Papa,

J'ai l'honneur de vous écrire pour m'informer de l'état de votre santé qui m'est très-chère, & vous apprendre que j'ai reçu aujourd'hui le Sacrement de Confirmation des mains de Monseigneur l'Evêque qui m'a caressé, en me demandant qui j'étais. Je l'ai beaucoup remercié de ses bontés. Il m'a dit qu'il me prenait sous sa protection & se chargeait de mon éducation. Il doit vous écrire incessamment pour vous faire part de ses intentions, & vous demander votre agrément à celle fin de me mettre au collège à Carcassonne. Oh ! pour le coup, mon cher papa, voilà ma

fortune faite ; car une fois que je saurai le latin ,
il me fera entrer dans les ordres , & puis les
Bénéfices , les Abbayes , les Canoncats , & puis
un Evêché. Vous voyez , mon cher Papa ,
qu'un soufflet peut avoir des suites. Je vous
embrasse & suis avec respect.

M. le Comte de Rivarol père à son fils.

LA protection que veut bien vous accorder
Monseigneur l'Evêque , est un bienfait du ciel ,
mon cher enfant ; montrez-vous-en digne ,
c'est le seul moyen de la conserver.

Vous mériteriez que je vous grondasse pour
le style de votre dernière. Je n'approuve point
du tout votre manière d'écrire. En général , il
ne faut point se rire des Sacremens. Vous avez
l'esprit tourné à la plaisanterie & à l'épigramme.
Prenez-y garde : usez-en sobrement. Il est
permis de mettre du sel dans un ragoût , mais
il ne faut pas y jeter la salière. Je vous em-
brasse.

M. le Comte de Rivarol à son fils.

MONSEIGNEUR l'Evêque vient de m'écrire ,
mon cher enfant , pour m'annoncer qu'il se
chargeait

chargeait de votre éducation. Je lui ai répondu que je le remerciais de sa bienveillance, & qu'il pouvait disposer de vous à sa volonté. Je vous envoie donc, pour vous mettre en état de paraître décentement au collège, le trousseau suivant.

Une paire de draps ; six mouchoirs bleus, dont vous pouvez faire des cravates ; quatre paires de bas de laine ; une paire de souliers à double couture, garnis de cloux tout au tour ; une culotte de peau de mouton que j'ai fait teindre en noir, & deux chemises. Cet équipage n'est pas brillant, mais il faut vous en contenter pour le présent. Au surplus, mon fils, l'extérieur n'est compté pour rien, & telle marmite est sale au-déhors qui fait d'excellent bouillon. Je vous embrasse.

M. de Rivarol fils à M. le Comte, son père

Mon cher père,

JE suis arrivé d'aujourd'hui à Carcassonne. La superbe ville ! Le Secrétaire de Monseigneur m'a conduit lui-même au collège où j'ai été reçu par M. le Principal, qui m'a dit, comme Monseigneur, que j'étais un charmant enfant,

& que je promettais beaucoup. Mes camarades se sont moqué de mon accoutrement, & m'ont appelé petit payfan : c'est la faute de mes habits; s'ils continuent, je les étrillerai en vrai payfan, pour leur faire voir qu'ils ne se sont pas trompés.

M. le Principal a l'air d'une excellente personne; c'est dommage qu'il ait un œil de verre & une jambe de bois. Il est même, je crois, un peu bossu; à cela près, c'est un fort bel homme.

M. le Comte de Rivarol à son fils.

Vous êtes incorrigible, Monsieur, & votre style ne change pas. Encore une lettre comme celle dans laquelle vous me faites le portrait de M. le Principal, & vous verrez ce qu'il vous arrivera. Je ne vous en dis pas davantage.

Je suis bien aise que votre ajustement ait été critiqué. Votre amour-propre a besoin de leçons. On ne vous en donnera jamais autant que je vous en souhaite.

Votre sœur aînée vous embrasse. C'est une charmante enfant qui fera un jour mon bon-

heur & ma consolation. Elle tricote [1] à ravier, rince un verre mieux que personne, balaye l'appartement & met le couvert. Ah! mon fils, je crains que vous ne la valliez jamais: ressemblez-lui, & l'on vous aimera.

M^{***}, Principal du College de Carcassonne, à M. le Comte de Rivarol père.

JE vais vous affliger, M. le Comte, mais il ne m'est pas possible de me taire plus long-tems sur les défauts de M. votre fils. Cet enfant est d'une paresse & d'une méchanceté sans exemple. Séditieux, emporté, médisant, menteur, orgueilleux, détesté de tous ses camarades, il n'a que des vices, & pas une vertu. J'ai l'honneur de vous en prévenir, M. le Comte, dans l'espérance que vous l'exhorterez à se mieux comporter à l'avenir. Au surplus, si sa conduite ne changeait pas, je serais forcé d'en écrire à Monseigneur l'Evêque: mais c'est une ressource que je n'emploierai qu'à

[1] Voilà la véritable éducation: voilà comme les pères de famille devraient préparer leurs filles au mariage. Quelle obligation la France n'aurait-elle pas à M. le Comte de Rivarol, si l'exemple qu'il a donné trouvait des imitateurs!

la dernière extrémité ; car je serais désespéré de vous donner le moindre chagrin : aussi n'est-ce qu'après une épreuve de deux ans que je me suis déterminé à vous porter ces plaintes.

J'ai l'honneur, &c.

M. le Comte de Rivarol à M.^{***}, Principal du Collège de Carcassonne.

JE ne saurais assez vous remercier, Monsieur de l'avis que vous voulez bien me donner, tout affligeant qu'il soit ; je connaissais depuis long-tems les défauts de mon fils ; mais je ne croyais pas qu'ils fussent dégénérés en vices. Quoiqu'il en soit, je vous prie de ne pas désespérer de lui. En attendant que mes occupations me permettent de faire le voyage de Carcassonne, employez les châtimens les plus sévères. Quand le verd-de-gris se met à un chaudron, il faut le récurer.

Je désirerais que Monseigneur l'Evêque ignorât les détails dont vous m'avez fait part, & pour cause. J'écris par cet ordinaire à mon fils une lettre dont le style sera tant épîcé, qu'il n'aura plus envie de tâter de pareille sauce.

J'ai l'honneur, &c.

M. le Comte de Rivarol à son fils.

J'APPRENDS, Monsieur, par le Principal de votre collège, que vous êtes un détestable sujet, dont on ne peut absolument rien faire. Je vous déclare qu'aux premières plaintes qu'il me portera de vous, je ferai passer sur la tête de votre cadet [1] la Seigneurie de Bagnol, sa mouvance & le Comté de Rivarol. Choisissez entre la réforme & l'exhérédation.

R I V A R O L. [2]

M. de Rivarol fils, à M. le Comte, son père.

Mon cher père,

J'E n'entends rien aux reproches de M. le Principal. Qu'ai-je donc fait pour avoir excité ses plaintes? Quoi! parce que je n'ai point, comme lui, l'extérieur d'un cagot; parce que

[1] Cette punition paraîtra sévère à ceux qui connaissent l'importance de la Seigneurie de Bagnol & le Comté de Rivarol, appanages vraiment dignes d'un Prince.

[2] Cette lettre est signée & toute de la main de M. le Comte.

je n'ai pas sans cesse à la bouche les expressions de l'Ecriture ; parce que mes traductions sont plus fidèles que les siennes, mes vers châtiés, plus corrects que ceux qu'il nous donne pour modèles, je suis un détestable sujet ! En vérité, mon père, M. le Principal, qui prêche tant la charité & la modération, devrait bien en montrer ; ce serait prêcher d'exemple. Mais qui pourra tempérer le fiel d'un dévôt ? qui pourra ? Je n'achève pas, mon père, car la mauvaise humeur que vous m'avez témoignée, se tournerait contre M. le Principal, & mon intention n'est pas de lui faire perdre votre estime.

Victrix causa, Diis placuit, sed victa Catoni.

Il se trouve ici une lacune dont nos lecteurs seront bien dédommagés par la lettre suivante.

M. de Rivarol fils à M. le Comte, son père.

Mon cher père.

JE suis sur le point d'achever ma réthorique. Que n'est-elle finie ! Je croyais n'y cueillir que des fleurs, je n'y ai rencontré qu'amertume. Quelques prix remportés consécu-

vement ont tellement excité la jalousie de mes camarades, qu'ils ont eu l'infamie d'écrire contre moi des libelles atroces. Les lâches!... S'ils m'étaient connus, je les aurais bientôt...; mais leur faiblesse se cache sous le voile de l'anonyme. Le croirez-vous, mon père? il n'est pas de jour que je n'en reçoive les lettres les plus offensantes. Hier encore, j'ai trouvé sous mon couvert un billet conçu dans ces termes: « Rivarol, apprenez que sur un » conte de cabaret, il faut en rabattre au » moins les deux tiers ». Arrachez-moi, mon père, à ces humiliations, en m'envoyant mon extrait baptistaire & mes titres de noblesse.

M. le Comte de Rivarol, à son fils.

Vous m'avez déchiré le cœur, mon cher enfant; je ne puis cependant m'empêcher, en partageant vos peines, de vous accuser de les avoir provoquées. Si vous n'aviez pas été méchant avec vos camarades, ils ne le seraient point avec vous. Que cette leçon vous corrige à l'avenir, & vous apprenne combien il est dangereux de s'exposer à la vengeance des hommes.

Je ne vous enverrai pas votre extrait baptismal ; cette pièce ne vous serait d'aucune utilité , car il n'y est fait aucune mention de mes qualités. Je vais envoyer des exprès en Italie & en Espagne à la recherche de mes titres de noblesse , & le mois ne passera pas que vous ne soyez armé de manière à terrasser la calomnie. En attendant , je vous autorise à prendre la qualité de Seigneur de Bagnol. Au reste , mon fils , votre origine est trop connue pour que vous ayez besoin de confirmer par des preuves écrites ce que tout le bourg de Bagnol sait aussi bien que moi ; & c'est le cas de dire , à bon cabaret point d'enseigne.

Le Seigneur de Bagnol au Comte de Rivarolo.

Mon cher père.

JE vous remercie du titre précieux que vous venez de me conférer ; je l'ai pris solennellement. Vous présumez bien que mes camarades en ont fait un nouvel objet de dérision , mais , les rieurs ne seront pas toujours de leur côté.

Il ne m'a pas été possible de montrer votre lettre , parce que le proverbe qui la termine m'a paru tant soit peu trivial , & qu'il

aurait fourni matière à de nouveaux quolibets. M. le Principal m'a rendu son estime & ses bontés. Monseigneur l'Evêque m'a fait dire que l'année prochaine j'embrasserais l'Etat ecclésiastique. On pourrait embrasser quelque chose de plus agréable ; mais on fait ce qu'on peut,

Le Seigneur de Bagnol à M. le Comte de Rivarol,

Mon cher père,

IL y a bientôt trois mois que je n'ai reçu de vos nouvelles. Quelle peut être la cause de ce silence ? Si vous connaissiez mes angoisses, vous vous hâteriez de les faire cesser. Pour peu qu'elles augmentent, il faudra quitter la partie. Je ne vous en écris pas davantage, tant mon cœur est brisé.

Le Comte de Rivarol au Seigneur de Bagnol,

MES recherches ont été infructueuses jusqu'à présent, mon cher fils. Soyez persuadé que le succès les couronnera. Je vais vous donner provisoirement quelques détails sur votre nais-

sance. Vous pourrez vous en servir dans l'occasion.

La Maison de Rivarol a deux ailes, dont l'une est appuyée sur l'Espagne [1] & l'autre sur l'Italie. Vos ancêtres ont également illustré ces deux contrées. Votre grand-père ayant eu le malheur de tuer le Duc de *** dans un *singulier* combat, quitta l'Espagne pour éviter les poursuites de la justice, & vint demander un asyle à la ville de Bagnol, où il se maria à une veuve aimable & riche.

C'est-là qu'il a terminé ses jours, après une vie exempte de reproches. Votre grand-père n'a point laissé de fortune, à la vérité; mais sa mémoire y est généralement révérée. C'est le premier homme qu'on y ait vu tenir table ouverte.

A l'exemple de votre illustre ancêtre, j'ai fait chérir & respecter le nom qu'il m'a transmis.

(1) Ce fait est incontestable. Tout le monde fait que l'Espagne & l'Italie se disputent aujourd'hui le Seigneur de Bagnol. Ces deux Puissances attendent que cet homme illustre ait fait un choix. L'Espagne est décidée à rompre avec l'Italie dans le cas où celle-ci aurait la préférence. Il se fait de part & d'autre des levées d'hommes & d'argent qui annoncent une guerre prochaine. Il sera difficile à la France d'être neutre. Voilà donc l'Europe menacée de nouveau d'un embrasement total. Ce sera, peut-être, la première fois qu'une guerre générale aura eu un motif excusable,

Comme lui, je me suis marié ; comme lui, je me suis concilié l'amitié & l'estime de mes concitoyens. Demandez-le, mon fils, on vous répondra que ma maison n'a été fermée à personne, & qu'elle n'était jamais aussi pleine que je le désirais.

Voilà, je crois une lettre ostensible. Aussi-tôt que vos ustenciles de noblesse me seront parvenus, je vous les ferai passer. Le reste à la fournée prochaine.

Nouvelle lacune : nouveaux regrets.

*Le Seigneur de Bagnol à M. le Comte de
Rivarol.*

Mon cher père.

JE viens de soutenir en présence de Monseigneur l'Evêque, & des notables de cette ville, une thèse publique qui m'a couvert d'honneur. Le Prélat m'a comblé d'éloges. En général, l'assemblée m'a paru très-satisfaite. La belle journée ! Il n'y manquait que vous, mon pere. Mes camarades ont seuls gardé le silence, ce qui a mis le comble à mon triomphe ; car le silence de l'envie est l'avant-coureur de sa défaite.

Les portes du séminaire vont incessamment s'ouvrir pour moi. Veuille le ciel que j'y trouve la paix & le bonheur ! Mon extérieur est déjà moulé sur mon nouvel état ; car j'ai endossé le froc, & le ciseau vient d'arrondir mes cheveux. En vérité, cet uniforme me sied à ravir, & me donne un air enfantin tout-à-fait intéressant. Je puis maintenant m'écrier avec le berger Alexis :

Nec sum adeo informis , nuper me in littore vidi :

Je vous ferai passer au premier moment quelques portraits d'après nature que je me suis amusé à crayonner. Je vous les garanti ressemblans traits pour traits. Ce ne sont que des miniatures ; les tableaux viendront après : car c'est ainsi qu'il faut peindre. Les miniatures ne durent qu'un instant : les grands tableaux vont à la postérité,

Le Comte de Rivarol à l'Abbé de Bagnol,

Vos succès me ravissent, mon cher enfant, profitez des bontés de Monseigneur. Pressez sur-tout votre départ pour le séminaire. La protection des Grands ne dure qu'un moment.

Un rien la fait naître , un rien la détruit [1]
C'est une fausse blanche qui se fige dès qu'elle
a perdu sa chaleur.

J'ignorais, mon fils, que vous fussiez peintre.
Quoique ce talent soit absolument étranger à
votre nouvel état, je vous permets de le cul-
tiver, par forme de délassement. Un homme
peut être excellent cuisinier & bon ménétrier :
mais ne passez pas la contredanse.

L'abbé de Rivarol, à M. le Comte, son père.

Mon cher père.

Vous avez pris le figuré pour le réel : dé-
sabusez-vous donc. Je ne suis rien moins que
peintre & n'ai nulle envie de le devenir. Quoi-
que les anciens aient mis la peinture à côté
de la poésie, elle est trop peu de chose à mes
yeux pour que je daigne m'en occuper. Qu'on
vante cet art, je ne m'y oppose pas. Quant
à moi, comme le plus beau tableau ne me
présente qu'un assemblage ridicule d'objets

[1] Il se trouve dans le style du Comte de Rivarol des iné-
galités dont il est impossible de rendre compte : mais ces
inégalités caractérisent le génie qui ne marche que par sauts
& par bonds.

unanimes & condamnés à garder pendant mille ans la même attitude ; je vous le répète , je n'en fais aucun cas.

Qu'il ne soit donc plus question de portraits : car ce sont des couplets que je vous envoie. Il y en a cinquante ; le plus long s'adresse au Principal , les autres sont contre mes camarades. J'espère qu'après huit ans d'humiliations , vous me pardonnerez cette petite vengeance. Conservez-moi , je vous prie , l'anonyme , & que [1] les nuages les plus épais déroberont aux regards des hommes la foudre qui va les frapper.

M. le Comte de Rivarol à M. l'Abbé de Bagnol.

EN vérité , mon fils , vous prenez à tâche de m'affliger. Se peut-il qu'après les remontrances que je vous ai faites , vous vous permettiez encore des épigrammes , & quelles épigrammes ? Ce n'est pas qu'elles manquent d'esprit ; mais l'assaisonnement en est si relevé , si épicé , que la bouche en pette. Laissez-là ,

[1] Image sublime qui aurait immortalisé à elle seule les lettres de Madame de Sévigné.

je vous prie , un genre qui *vous déshonorera tôt ou tard*. Je sais qu'il est difficile de réprimer le premier bouillon de l'imagination ; je sais qu'il faut qu'elle jette sa première écume ; mais en vous livrant avec ardeur à votre nouvel état , vous la ramènerez facilement à la douce chaleur du bain-marie. Méditez les saintes écritures. Livrez-vous à l'étude de votre religion. Commentez les Saints Pères ; écrivez des sermons , & vos sens retrouveront le calme qu'ils ont perdu ; & vous serez enfin tout-à-fait dans votre assiette. Adieu , mon fils , je vous embrasse , tout méchant que vous êtes.

L'Abbé de Rivarol à M. le Comte , son père.

Mon cher père.

JE viens de prendre les mineurs. Je ne fais encore à quoi cela peut être bon : l'avenir me l'apprendra.

Monseigneur ne me donne point de ses nouvelles : ce silence m'inquiète. Me retirerait-il ses bontés ? Le malheur , à vous parler sincèrement , ne serait pas grand. Ce qu'il fait pour moi est si peu de chose , que , s'il ne se comporte pas mieux dorénavant , je le prierai .

de vouloir bien ne plus m'honorer d'une protection où je ne vois que honte & servitude.

Le triste manoir qu'un Séminaire ! c'est l'autre de Trophonius : on n'y rit jamais. Il me sera facile de suivre vos préceptes, mon père, & bon gré malgré, je serai avant peu un aigle en théologie.

Nous avons ici quelques étrangers qui nous servent de passe-tems. Sans ces joujous, il faudrait périr d'ennui ; & c'est bien assez de mourir de faim. Nous sommes aux pois & aux haricots pour toute nourriture. Cette maison est, sans doute, un noviciat de la Trappe. Au reste, si nous faisons mauvaise chère, ce n'est pas faute de cuisiniers, car chacun de nous l'est à son tour, & la main qui tenait hier l'encensoir est condamnée le lendemain à récurer une marmite. J'attendrai que Monseigneur ait répondu à ma dernière lettre pour prendre un parti. Séminaire pour Séminaire, j'aime encore mieux ceux de Paris, & je sens qu'il sera difficile de m'empêcher de leur donner la préférence.

Le Comte de Rivarol à M. l'Abbé de Bagnol.

LA vie, mon fils, est un ambigu composé de bien & de mal, de plaisirs & de peines,
&

& puis on n'est pas ici bas pour ses aïses avoir. Armez-vous de courage , de patience & de philosophie. Avec la patience on vient à bout de tout ; le tems est un grand maître. Après la pluie , le beau tems. Celui qui est humilié sera élevé. Avant de commander il faut savoir obéir. Pauvreté n'est pas vice. Il faut manger pour vivre & non pas vivre pour manger. Qui trop embrasse , mal étreint. Restez donc à votre Séminaire. Où la chèvre est liée , il faut qu'elle y broute.

Puisque vous faites la cuisine , je vous envoie le *Cuisinier Français* , c'est-à-dire , toute ma bibliothèque : conservez-le bien. C'est un excellent livre dont je fais le plus grand cas. Il n'est pas magnifiquement relié : mais l'habit ne fait pas l'homme.

L'Abbé de Bagnol à M. le Comte de Rivarol.

Mon Pere.

Vous êtes , sans contredit , un moule à proverbes , & l'illustre Sancho-Pança eut passé pour un écolier auprès de vous ; cette manière d'écrire n'est peut-être pas très-élevée , mais du moins a-t-elle le mérite de la brièveté ,

& c'en est un grand. Plût au ciel que les écrivains des premiers siècles les eussent employés, notre littérature serait plus gaie & moins volumineuse ! Croyez-moi , mon père , ce genre est le véritable & celui qui convient le mieux à votre esprit : tenez-vous-y. J'ai reçu avec respect le magnifique cadeau que vous m'avez fait passer. J'attendrai , pour en faire usage , que je sois au service d'un Lucullus.

Nouvelle lacune : nouveaux regrets.

L'Abbé de Bagnol au Comte de Rivarol.

Moulins , le....

Mon Père.

APRÈS quinze jours de marche , je suis enfin arrivé à Moulins. Voilà ce qu'on appelle une fugue dans toutes les règles , & un voyage entrepris contre vent & marée. Ma soutane & mon rabat se sont attiré , chemin faisant , quelques quolibets auxquels j'ai mis bon ordre en racourcissant la première & supprimant le second. Ce qui me chagrine , c'est qu'il me reste encore soixante & dix lieues à faire. Ce n'est pas que mes jambes refusent

le service ; mais ma bourse est tellement aux abois que je ne fais à quel expédient recourir.

Le célèbre Prévile vient de s'arrêter ici dans une voiture à quatre chevaux ; l'un de ses gens, avec lequel j'ai soupé, m'offre de me prendre à côté de lui ; ce qui n'a pas besoin d'explication. J'ai accepté, en le priant de me prêter, pour la route seulement, la redingotte. Cet honnête garçon m'a présenté aussitôt à son maître, qui n'a pu s'empêcher de dire que j'étais un drôle bien tourné. Me voilà donc devenu, tout-à-coup, le cousin de M. Saint-Jean. J'espère que la parenté cessera aux barrières de Paris. Adieu, mon père, je vous quitte ; car M. Saint-Jean vient de m'annoncer que le marche-pied m'attendait.

Le même au même.

De Paris, le.... Hôtel de....

Mon Père.

Il m'a fallu trois grands jours pour me remettre des dislocations de cette seconde & dernière partie de mon voyage. J'ignore ce qui se passait au centre de la voiture, mais

les extrémités en étaient si agitées , que de
Moulins à Paris, j'ai eu cent attaques d'ap-
plexie. Les secours de M. Saint-Jean m'ont
été très-utiles. Sans cet honnête garçon , je
me ferais vingt fois brisé le col. En vérité, je
serais tenté de croire qu'un valet est un
homme ; qu'il a une ame ; qu'il éprouve des
mouvemens de sensibilité , tant ce pauvre
diable était contristé lorsque je l'ai quitté. Ce
moment a mis le comble à mes humiliations ;
car je n'ai pu échapper à M. Saint-Jean ,
sans recevoir l'accolade & lui promettre de
me trouver demain dans un endroit qu'il ap-
pelle les barreaux verds. Maintenant que je
suis décanillé , je vais prendre langue avec
les Parisiens & voir à quoi ils peuvent être
bons. Mes complimens à mes frères & sœurs.
S'il y a quelque chose à faire ici pour eux ,
je le leur manderai.

*M. le Comte de Rivarol à M. l'Abbé de
Bagnol.*

Ce n'est pas sans amertume , mon fils , que
j'ai appris votre escapade du Séminaire. M'affli-
gerez-vous donc sans cesse , vous qui deviez
être la consolation de ma vieillesse. Qu'allez-

vous faire à Paris ? Quelles ressources pourrez-vous y trouver ? Quels sont, enfin, vos talens. Ressayez-vous, mon fils, de ce vers.

Tel brille au premier rang qui s'éclipse au second [1].

Puissiez-vous ne jamais regretter la maison paternelle. Tous les chagrins viennent à la fois. Vous étiez à peine parti de Moulins que j'ai été obligé de faire évader votre frère le Chevalier, pour l'empêcher de tirer à la milice. Et voilà ce que c'est cependant de n'avoir pas de titres en règle. Je ne fais d'autre part ce dernier coup ; mais j'en aurai vengeance, dussai-je y perdre mon nom.

Vos deux sœurs sont devenues à moitié folles depuis qu'elles vous savent à Paris. L'aînée veut absolument y aller. La cadette, plus extravagante encore, me menace à chaque instant de l'y précéder. Mais j'y mettrai bon ordre, & puisqu'il faut être méchant, je le ferai. J'ai eu, comme vous, comme elles, une mauvaise tête ; mais on m'a appris à mettre de l'eau dans mon vin.

[1] Nous présumons que M. le Comte a voulu dire :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

L'Abbé de Bagnol , à M. le Comte de Rivarol.

De Paris ,

En vérité , mon père , Paris est un endroit unique. Je ne vous en ferai point la description pour ne pas suivre la routine des voyageurs. Je m'arrêterai donc à celle des habitants.

Toutes les femmes y sont jeunes ou veulent le paraître : les hommes ont la même prétention. Le Parisien , est le meilleur mari du monde & le plus mauvais ami qu'on puisse se choisir. A Paris , tous les âges se touchent par les goûts. Tous les sexes se ressemblent par les faiblesses. La gaieté n'y est qu'extérieure. On chante dans les rues : on pleure dans les maisons. Les voitures courent la poste. Les gens de pied ressemblent à des fuyards après une déroute. Les laquais ont des habits de maîtres , & les maîtres des sentimens de laquais. Voilà Paris en miniature.

Le même , à M. le Comte de Rivarol.

Vive Valogne pour le rôti , a-t-on dit quelque part , & moi je dis vive Paris pour

la bonne chère, les plaisirs & les ressources.
C'est-là que la providence est plus grande
qu'ailleurs. J'étois nud comme le pauvre avec
lequel Saint-Martin partagea son manteau,
& voilà que j'ai en habits noirs de quoi vêtir
tout un Séminaire, & tout cela ne m'a coûté
que quelques fleurettes contées agréablement
à la femme d'un Tailleur imbécile.

Je n'avais point de gîte, & voilà que
j'occupe un appartement commode dont le
loyer ne me coûte qu'un madrigal par terme.
J'étois comme les Israélites dans le désert,
& un apprentif Turcaret m'a permis de man-
ger la manne dont il se nourrit.

Je n'avois point d'argent: un Gascon m'a
offert la moitié de ses épargnes.

Je ne connoissais les spectacles que par les
affiches, & une vieille folle m'y conduit tou-
les jours, moyennant quelques épigrammes
contre ses frères, ses enfans & ses amis. Vive
Paris, encore une fois, pour les ressources!
Que ce refrain vous lasse ou non, mon père,
je ne cesserai de le répéter.

Nous avons des Académies de toutes les
couleurs, Académie des Sciences, Académie
des Belles Lettres, Académie de Médecine,
Académie de Peinture, Académie de Tric-
trac, Académie Royale de Musique, (très-

Bruyante) Académie Française. Cette dernière est le récipient de tout l'esprit de la capitale. Malheureusement pour les Parisiens, ce récipient est si hermétiquement fermé qu'il n'en sort aucune émanation.

Je ne vous parlerai point des quarante qui composent cette docte société, parce qu'on n'en parle nulle part.

Je ne vous parlerai point des Invalides, pour ne point revenir sur les quarante auxquels ils ont été réunis.

Je ne vous parlerai de la Bibliothèque du Roi que pour la comparer à la lanterne magique. On la voit ; mais on n'y touche pas.

Je ne vous parlerai point de la Bastille, pour ne point aller à Saint-Lazare.

Je ne vous parlerai point de nos promenades, parce que nous n'avons que des marchés & des foires.

Enfin, je ne vous parlerai des accroissements de Paris que pour comparer cette ville à une fille de joie qui ne s'aggrandit que par la ceinture. Adieu, mon père, je vous embrasse en vous protestant que mes atomes se trouvent parfaitement bien ici.

des Belles Lettres, Académie de Médecine, Académie de Poésie, Académie de l'Art, Académie Royale de Musique, (1753)

Le Comte de Rivarol à l'Abbé de Bagnol.

VOTRE dernière m'a amusé. Mais à quoi bon mettre ainsi Paris & ses habitans en hachis ? Prétendez-vous les réformer ? Ne l'espérez pas , mon fils. La vraie sagesse est tolérante. Aimez donc les Parisiens tels qu'ils sont. Si vous voulez en être aimé , soyez affable , complaisant & doux avec eux. C'est ainsi qu'en mariant le sucre au verjus , on en fait une liqueur agréable. Je vous embrasse.

L'Abbé de Bagnol au Comte de Rivarol.

Mon Père.

J'AI assisté , sans trop savoir pourquoi , à une séance de l'Académie Française. On y a couronné deux ouvrages. Ce qui distingue ces productions , dénuées , d'ailleurs , de toute espèce de mérite , c'est que le poëme a l'humilité de la prose , & le discours en prose l'orgueil des vers. Les auteurs en conviennent , en disant que c'est ainsi qu'il faut écrire pour avoir le suffrage des quarante.

La séance s'est terminée par des lectures presque aussi ennuyeuses que les lecteurs.

Maintenant que j'ai le secret de parvenir, je vais me mettre sur les rangs. Ce n'est pas qu'il y ait grand honneur à cueillir une palme académique ; mais une médaille , lorsqu'elle est d'or , a son prix , & nous saurons où la placer. Adieu , mon père. Je vous embrasse.

Le Comte de Rivarol à M. l'Abbé de Bagnol.

IL y a de l'oignon , & furieusement , dans votre dernière , mon cher fils. Je ne chercherais plus à vous détourner du penchant que vous avez à la satire. Puisque c'est votre vocation , suivez-là ; mais tenez-vous sur la défensive , & préparez-vous à de rudes combats. Avec de l'esprit , on se tire de tout ; mais un homme outragé ne répond pas toujours avec la plume. On m'a conté qu'un certain Fréron avait quelquefois reçu sur les épaules les intérêts de ses épigrammes. Vous n'avez certainement pas à craindre cette injure. Votre nom vous met à l'abri d'accidens pareils. Néanmoins , mon fils , soyez prudent. Rentrez de bonne heure : le jour , marchez armé. Le soir , faites-vous reconduire. Dans une ville comme Paris , on ne sait ce qui peut arriver. Je serois inconsolable si vous

éprouviez le moindre désagrément. Adieu ,
mon fils. Je vous quitte ; car j'ai dans ce
moment, sur le feu, une friture [1] qui de-
mande la plus grande attention.

L'Abbé de Bagnol à M. le Comte de Rivarol.

De Versailles.

UNE grande réputation est souvent un cruel
fardeau, mon père. La mienne, grande ou
petite, vient de me jouer un tour perfide
que je ne me pardonne pas encore & que
vous ne me pardonneriez peut-être pas. Mais
comment résister aux cajoleries d'un grand
Seigneur, sur-tout lorsqu'elles sont accom-
pagnées de largesses. Voici ce dont il s'agit.

J'étais à la bibliothèque du Roi, parce
qu'il est d'usage que les gens de lettres s'y
montrent de tems en tems. Un homme dé-
coré m'aborde. La conversation s'engage ; &
cependant nous nous promenions l'un &
l'autre, jettant quelquefois les yeux sur les
livres qui se trouvaient devant nous. Le

[1] Il ne faut pas conclure de-là que M. de Rivarol,
père, fut cuisinier, ainsi que la méchanceté l'a publié. Il
n'y a rien de plus ordinaire, en Province, que de voir
un Gentilhomme s'amuser à faire quelques plats de fantaisie.

hasard nous conduit auprès de Rousseau. Arrê-
 tons-nous , me dit l'homme de cour , c'est
 un hommage que nous devons à l'immortel
 auteur d'Emile. Honneur , lui répondis-je ,
 honneur à l'immortel auteur de l'Héloïse ,
 mais pour celui d'Emile , comme je n'en-
 cense ni les rêveries , ni les absurdités , vous
 me dispenserez d'aucune espèce d'hommage
 envers lui. Alors les comment , les pourquoi ;
 alors des discussions infinies sur le meilleur
 système d'éducation possible , sur la difficulté
 de former le cœur d'un enfant à la vertu ,
 sur les qualités que doit avoir un instituteur.
 Le champ était immense. Je le parcourus
 rapidement , jettant çà & là les fleurs de l'é-
 loquence , les fruits de l'érudition . Je n'avais
 pas achevé que mon interlocuteur m'embrasse
 avec transport en me nommant. -- Mais à
 quoi puis-je devoir l'honneur d'être connu
 de vous ? -- A votre esprit , à votre mérite ,
 à votre réputation , &c. Puisque je vous
 tiens , vous ne m'échapperez pas que vous
 n'ayez accepté l'éducation de mon fils. --
 Mais que dira-t-on dans le monde ? Ne fait-
 on pas que j'ai l'honneur d'être Gentilhomme ?
 -- Rongiriez-vous d'imiter l'Archevêque de
 Cambrai ? Ayez avec lui cette dernière con-
 formité , si vous voulez lui ressembler en tout.

— L'argument était pressant ; je m'y suis rendu , après avoir cependant réglé le chapitre de l'intérêt & être bien convenu que je ne passerais que pour un instituteur bénévole.

Je suis depuis huit jours en possession de mon nouvel emploi. Ma résidence est à Versailles. Comme il y a infiniment à observer ici , je vais prendre le microscope & mettre sur la lentille tous les *atômes* dont cet atmosphère est composé.

L'Abbé de Bagnol au Comte de Rivarol.

Vous aviez raison , mon père , un rabat mène à tout. C'est un merveilleux talisman au pouvoir duquel rien ne résiste. Voulez-vous plaire ? Prenez un rabat. Voulez-vous faire fortune ? Prenez un rabat. Voulez-vous être impunément médifant , arrogant , impertinent ? Prenez un rabat. Mon arrivée à Versailles a fait la plus grande sensation. Quel est ce charmant Abbé ? Le connoissez-vous ? D'où vient-il ? Mais on n'est pas plus joli , plus intéressant. On n'est pas mieux tourné. C'est une rose...., il faudra le protéger. J'en fais mon affaire. Approchons-nous de lui. Comment ! Il rougit. Oh ! la charmante

créature , &c. Voilà , mon père , ce que les Dames de la Cour ne cessent de répéter en ma présence. Elles se refroidiront , je m'y attends , lorsqu'elles apprendront que je ne suis que l'instituteur du fils de M...***. Mais alors j'emploierai des moyens de séduction qu'elles ne connaissent pas encore , & je veux qu'avant six mois , tous ces cœurs si vains , si hauts , si dédaigneux , soient à la merci du petit Abbé.

Je suis attendu demain , lundi , à l'œil de Bœuf , par un Duc & Pair qui m'a chargé de la correspondance avec Mademoiselle Cécile , femme-de-chambre de Madame la Marquise de ***.

Mardi , je dîne chez un jeune Prélat qui a la fantaisie d'apprendre le latin.

Mercredi , je soupe chez la Montensier , en habit violet , avec les premières actrices de sa troupe.

Jeudi , je déjeûne chez l'Abbé *** , Précepteur du petit Duc de ***. Nous nous réunissons pour faire des notes à une nouvelle édition des contes de la Fontaine qui paraîtra incessamment.

Vendredi , je conduis mon élève chez son père , où je le déposerai pour aller incognito rendre mes devoirs à la Gour **, surnommée

Comtesse, qui vient d'arriver ici avec des recrues.

Samedi, j'assiste au lever de Madame la Baronne de T**, à qui je porte un petit épagneul de la plus belle espèce & parfaitement bien filé.

Dimanche, j'irai me montrer au grand couvert, si les fatigues de la veille me le permettent. Voilà le bulletin de cette semaine & le cercle dans lequel je vais m'agiter. S'il m'arrive quelque événement je vous en ferai part. Adieu, mon père. Je vous embrasse, & suis véritablement, votre fils.

L'Abbé de Bagnol à M. le Comte de Rivarol.

Verfailles, le

C'EST à Verfailles comme à Vénise, mon père. On y est masqué toute l'année, sans qu'il en coûte une obole à personne. Maîtres & valets, petits & grands, chacun trouve dans sa physionomie mille physionomies qu'il monte, qu'il démonte, qu'il arrange sur ce qu'il a à dire ou à faire. Cette souplesse, cette mobilité dans les traits est particulière aux habitants de cette ville dont la vie entière offre le mensonge perpétuel du visage.

& du cœur, entre lesquels il n'y a pas plus d'accord, qu'entre la manière d'écrire les langues & celle de les prononcer.

Comme rien n'est plus dangereux ici que de se montrer à découvert, je vais me faire des masques de tous les genres. Il y en aura pour le matin, pour l'après-midi, pour le soir, pour le château, pour la ville, pour l'antichambre, pour les audiences, pour les boudoirs, pour les spectacles, &c.

Le talent le plus nécessaire, après celui de paraître ce que l'on n'est pas, est de parler sans rien dire. Dans les courtisans, c'est un don de la nature; dans ceux qui les approchent, c'est l'effet de l'habitude. Ainsi toutes les conversations se ressemblant, personne ne s'avise d'écouter aux portes.

Versailles est le séjour du Roi, & l'enfer des grands. C'est-là qu'ils sont comptés pour rien. C'est-là qu'ils éprouvent toutes les humiliations qu'ils nous font éprouver ailleurs. Au moindre rayon de la majesté royale, ils rentrent dans le néant comme les étoiles de la nuit disparaissent au lever du soleil.

Ce maître si puissant, ce souverain de vingt millions d'hommes, est cependant soumis à un maître plus puissant que lui. C'est l'Étiquette. Aussi ancienne que la Monarchie, elle gouverne

gouverne par des loix immuables le Monarque & ceux qui l'entourent. Fêtes, cérémonies, assemblées, conseils, elle regle tout, préside à tout, se mêle de tout. Un Roi de France se marie-t-il, il faut consulter l'Etiquette. Veut-il se lever, manger, dormir, se promener, aller au spectacle, il faut consulter l'Etiquette. A-t-il des enfans? L'Etiquette s'en empare & les tourmente dès leur berceau. Sont-ils grands? C'est pis encore. La fâcheuse Etiquette circonscrit dans des formules froides & insignifiantes les témoignages de l'amour qu'ils doivent à leur pere, qui, fidèle à l'Etiquette, ne les voit, ne les caresse qu'autant que celle-ci le leur permet. Il y auroit un volume à faire sur l'Etiquette. Pour que cette lettre n'en soit pas une, je la termine.

Le Comte de Rivarol à l'Abbé de Bagnol.

JE ne me lasse point de relire tout ce que vous m'écrivez de Versailles. Le style en est enchanteur : les faillies y foisonnent. Continuez, mon fils, continuez ; il seroit dommage de s'arrêter en si beau chemin. Encore un tour de broche & votre réputation est faite.

Il n'y a rien de nouveau ici : on annonce seulement que les vins vont rencherir. Dieu le veuille ! Car au prix où ils sont , il n'y a pas de l'eau à boire. Je vous embrasse dans cette espérance.

L'Abbé de Bagnol à M. le Comte de Rivarol.

ME voici revenu à ma première forme, mon pere, le froc a été jeté aux orties, la férule par la fenêtre, & la syntaxe dans le feu. Vous pensez bien qu'il a fallu, avant tout, remercier le pere & son marmouzet. Maintenant que je fais ce que c'est qu'un protecteur, je suis plus convaincu que jamais que les Mécènes d'aujourd'hui sont les Midas du tems passé.

Cette lettre est écrite de Paris où je suis à poste fixe. J'ai été présenté hier aux rédacteurs des journaux à qui je ferai des extraits à tant la toise. Le fleur Panckouke compte sur ma plume & moi sur sa bourse. Adieu, mon pere. Je vous embrasse.

M. le Comte de Rivarol à l'Abbé de Bagnol.

Je ne blâme point votre nouvelle métempicose, mon fils, car je fais par moi-même

qu'on fait ce qu'on peut & non pas ce qu'on veut. J'apprends aussi que vous avez arboré la qualité de Comte de Rivarol. Il n'y a peut-être pas un si grand mal, puisque ce Comté doit vous revenir après ma mort; mais il me semble cependant que vous auriez dû m'en demander l'agrément.

Ne prenez pas, mon fils, cette observation pour un hors-d'œuvre, autant je suis indulgent à excuser votre conduite, autant je me pique de sévérité lorsque je vous vois manquer à vos devoirs. Je n'en suis pas moins à pot & à rot, votre pere.

*Le Comte de Rivarol fils au Comte de Rivarol
pere.*

JE suis enfin convenu de prix avec le sieur Panckouke pour les extraits que je dois lui fournir. Il m'en donne cinq louis l'un dans l'autre. Je débute par des réflexions sur les synonymes de l'Abbé ***. Lira qui voudra, pourvu que le Panckouke paye. Au surplus, comme le Mercure n'est lu que par les jeunes gens & les vieillards, leur approbation m'est à-peu-près indifférente.

L'Académie de Berlin [*] vient de proposer pour le prix de cette année, un sujet qui me paraît digne de ma plume. Si mes loisirs me le permettent, je m'en occuperai. La couronne sera probablement facile à remporter, car je m'attends à n'avoir pour concurrents que des Allemands bien lourds, ou des Prussiens bien ignorans. Cependant la lice est ouverte à tout l'univers littéraire. Mais quel est l'homme de mérite qui daignât s'occuper d'une couronne de Barbeaux. Vaille que vaille, je m'en accommoderai si les hazards sont pour moi.

Le titre que je viens d'arborer vous a donné de l'ombrage, à ce qu'il paraît : n'en prenez point, mon pere. Mon intention n'est pas de vous contester la propriété du Comté de Rivarol. Mais lorsque je puis prendre des qualités, lorsque ma gloire l'exige, lorsque ma naissance m'y invite, pouvez-vous vous en formaliser? Soyez persuadé que j'aimerais mieux renoncer aux héritages immenses qui m'attendent, que de vous donner une seconde de désagrément. Je vous embrasse.

(*) Cette Académie demandait, qu'elle avoit été la cause de l'Universalité de la langue Française.

Des gens mal intentionnés nous ont dérobé douze lettres qui manquent ici. Nous nous hâterons de les publier par forme de supplément, lorsque la restitution nous en aura été faite.

Le Comte de Rivarol fils au Comte de Rivarol pere.

FÉLICITEZ-VOUS, mon pere, le sang des Rivarol va se mêler à celui des anciens Rois d'Ecosse. Le Luxembourg m'a montré pour la première fois l'illustre héritière à laquelle je vais associer mon nom, mon rang & mes jours. Le Luxembourg a entendu mes sermens & les siens. Le Luxembourg a été témoin de nos fiançailles. Le Luxembourg, &c., &c. Pour vous la peindre d'un trait, c'est Lucrèce pour la sagesse, Vénus pour la beauté, Sévigné pour l'esprit. Il n'a point été question de dot jusqu'à présent. Ces détails n'appartiennent qu'à la roture. Il sera toujours tems d'en venir à ce chapitre. Envoyez-moi, je vous prie, le plutôt possible, votre consentement. Le moindre retard pourrait m'être funeste. Adieu, mon pere. Je vous embrasse.

*Le Comte de Rivarol père au Comte de Rivarol
fils.*

Vous trouverez ci-joint, mon fils, le consentement que vous me demandez. Profitez du moment. Si l'on ne fouette les œufs, point d'omelette. De la discrétion sur-tout, de la discrétion. Votre bonheur en dépend.

Mandez-moi au plutôt où en est le mariage, & si c'est une affaire baclée ; car je serai sur la braise tant que vous n'aurez pas dit : c'est fait.

*Le Comte de Rivarol fils au Comte de Rivarol
père.*

C'EST fait, mon pere, mon bonheur date déjà de quarante-huit heures. Madame de Rivarol vous présente ses civilités, la Baronne ses respects, & ma sœur cadette ses excuses. Mes yeux viennent de rencontrer ceux de ma femme ; ma plume s'échappe & ma bouche va chercher la sienne.

*Le Comte de Rivarol père au Comte de Rivarol
fils.*

JE me hâte de vous faire passer, mon fils, un écrit anonyme que je viens de recevoir. Je n'y joins aucune réflexion : mais mon cœur tremble qu'on ne se soit joué de votre crédulité, en vous donnant du chicotin pour de l'amande douce.

*Lettre anonyme à M. le Comte de Rivarol,
père.*

LE Comte possiche, votre fils aîné, vient d'être berné comme on le désirait. Tout grossier qu'était le piège, il y a donné tête baissée, grace à sa vanité. Si bien que cette illustre Ecossaise dont il a tant vanté la naissance n'est que Mademoiselle Flint, fille d'un Maître d'école de ce nom. De peur qu'il ne restât trop long-tems dans l'erreur, nous lui avons fait passer la généalogie de sa compagnie avec l'adresse du Dentiste à qui elle doit encore les trente-deux perles qui

l'ont séduit. Complimentez-le bien , Monsieur , sur cette acquisition , & devinez-nous si vous pouvez.

WINDSOR.

Le Comte de Rivarol fils à M. le Comte de Rivarol père.

J'AI été pris pour dupe , mon père , ce n'est malheureusement que trop vrai : mais en femmes , comme en chevaux , les plus fins sont attrappés. La mienne a reçu son congé. Qu'elle devienne ce qu'elle voudra ! qu'elle aille en Ecosse occuper le trône de ses pères ! cela m'est parfaitement indifférent. Séparé d'elle , c'est comme si je n'avais jamais été marié. Les sarcasmes vont rouler , cela doit être : eh ! que sont les sarcasmes ? Contre qui n'en lance-t-on pas ? Au surplus , comme les événemens se succèdent ici très-apidement , le même personnage ne peut ester plus de vingt-quatre heures sur le tapis. Ainsi , demain , il ne sera pas plus question de mon Ecossaïse que si je ne l'eusse jamais connue.

L'Académie de Berlin vient de m'envoyer une médaille que j'ai déposée sur le champ dans les archives de la rue des Blancs-

Manteaux , afin que l'empreinte se conserve mieux. Tout n'est pas malheur , comme vous le voyez , mon père , dans ce bas monde , qui sera pour moi le meilleur des mondes possibles , si vous croyez à la sincérité de mon attachement.

Le Comte de Rivarol père au Comte de Rivarol fils.

PUISQUE vous n'êtes pas fâché , mon fils , de l'aventure qui vous est arrivé , je me garderai bien de l'être. J'espère cependant que ceci vous rendra prudent à l'avenir & vous apprendra à distinguer le beurre frais du beurre rance.

Votre succès m'a fait verser des larmes de plaisir. Je ne me lasse point de relire votre ouvrage. Les beaux vers ! cela vaut la *Henriette* de Voltaire. N'en restez pas là , mon fils. Ce seroit dommage.

Le Comte de Rivarol père au Comte de Rivarol fils.

M. DE ***, Avocat , demeurant à Paris , rue Ste.-Croix de la Bretonnerie , s'adresse à moi , mon fils , pour que je fasse cesser

les importunités de votre femme. Lisez-la lettre ci-jointe , & mandez-moi ce que je dois lui répondre.

*M. de *** à M. le Comte de Rivarol père.*

L'AUTORITÉ que vous devez avoir , Monsieur , sur Madame de Rivarol , m'a fait croire que vous voudriez bien me rendre le repos.

Cette jeune Dame , que je ne connais pas plus que Bagnol , m'envoya dernièrement un Chevalier de St-Louis me demander des conseils relativement à un projet qu'elle a d'ouvrir une maison d'éducation pour de jeunes Demoiselles. Quoique cet objet m'ait paru absolument étranger à ma profession , j'ai répondu de mon mieux , & le messager s'est retiré : mais jugez de mon étonnement , Monsieur ; le Chevalier étoit à peine au bas de l'escalier que je vois entrer Madame de Rivarol. Alors il ne fut plus question de conseils. C'étoit de la toile , des lits & des draps qu'il fallait pour la pension. J'ai refusé net pour ne pas me mettre moi-même dans de vilains draps , & soudain les injures , les

apostrophes , les diatribes. J'ai vu l'instant où je ne me débarrasserais d'elle qu'en lui laissant emporter mon lit ; mais grace à Dieu , la colère l'avoit tellement affoiblie , que j'en ai été quitte pour la peur.

J'espère , Monsieur , que vous voudrez bien mettre fin à ses persécutions & lui faire comprendre que les Avocats ne sont pas des Tapissiers.

Le Comte de Rivarol fils à M. le Comte de Rivarol père.

Mon père.

M. Jourdain faisoit de la prose sans le savoir. J'aurai , à son exemple , fait des vers sans m'en douter , si j'en crois les complimens que vous m'adressez. Comme il se pourrait que ma Minerve m'eut joué ce mauvais tour , je vais relire mon ouvrage & en effacer pour la seconde édition tout ce qui appartiendrait à la poésie.

Mes deux sœurs & moi nous nous sommes réunis , rue Neuve des Petits-Champs , dans un appartement relevant du fleur Cherrain Marchand Confiseur , à qui j'ai donné pour

arrhes , de petites devises très-innocentes dont il sera parlé , j'espère , dans tous nos Colléges.

J'achève dans ce moment quelques réflexions sur l'amitié , sentiment qui n'a été traité , jusqu'à présent , que très-imparfaitement , n'en déplaît à défunt Cicéron & ses Commentateurs. Le Mercure prochain s'est chargé de les publier. Je vous embrasse.

Le Comte de Rivarol fils à M. le Comte de Rivarol père.

Mon père.

IL me paraît inutile de répondre à M. D *** , ce serait vous jeter dans une correspondance qui n'aurait pas de fin & ne menerait à rien. Je garderai , comme vous , la neutralité la plus parfaite pour ne point exciter la véhémence de ma femme. Qu'elle ait un lit & des draps , cela m'est indifférent , pourvu qu'elle me dispense de la fourniture.

Je viens de me lier avec M. le Marquis de Champcenets , parce qu'il me fallait un Sancho. Son embonpoint & son origine lui ont valu la préférence sur ses concurrens. Ce

jeune homme donne des espérances pour l'épigramme. On en cite déjà de lui trois ou quatre qui ne manquent ni de sel ni de verve. Il attend qu'il ait la croix, pour se retirer du service & se vouer tout-à-fait aux muses. Les ennemis de sa gloire désirent qu'il ne l'obtienne pas de si-tôt.

Tout Paris chante les couplets à Madame le Brun, sur l'acquisition de Moulin-Joli. Je vous les enverrai, mon père, à condition que vous ne les prendrez pas pour de la prose.

Mon frère est parti pour la Hollande. Grace à son absence, on ne connaît plus ci les vers de seize syllabes. Adieu, mon père. Je vous embrasse en vous protestant que la métromanie est, de toutes les manies, la plus ridicule.

*M. le Comte de Rivarol père à M. le Comte,
son fils.*

Rien de plus agréable, mon cher fils, que votre dernière. La pâtisserie la mieux feuilletée n'est pas plus légère. Nos jeunes gens en ont fait différentes copies dont il se serviront au besoin.

Vos ennemis font circuler ici un *quatuor* qui vous regarde. Le voici :

Au grand Hôtel de la Vermine.

On est logé très-proprement :

Rivarol y fait la cuisine ,

Et Champcenets l'appartement.

Que ce lardon ne vous décourage pas ,
mon cher enfant.

*Le Comte de Rivarol fils à M. le Comte, son
père.*

LE quatrain que vous appelez *quatuor* ,
par corruption , est du Beaumarchais tout
pur. Ah ! misérable barbier , vous osez vous
attaquer à un homme tel que moi ! Vous
osez me décocher des bouts rimés : des
verges , des verges ! Que ce Chevalier de
St. Lazare soit fustigé comme il le mérite.

Je prépare , assisté de mon Sahcho , une
réponse à cet obscur écrivassier. Si les presses
nous servent bien , vous la recevrez par le
courrier de la semaine prochaine. Je vous
embrasse.

Le Comte de Rivarol père au Comte , son fils.

J'AI reçu , mon cher fils , votre parodie du récit de Thérémène. C'est , sans contredit , le plus bel ouvrage qui soit sorti de votre plume : mais pourquoi n'y avoir pas mis votre nom ? Pourquoi vous ôter ainsi les morceaux de la bouche ? Ne vous soupçonnera-t-on pas de craindre M. de Beaumarchais ? Croyez-moi , mon fils , la plus belle cuillère à ragoût devient suspecte quand le poinçon n'y est pas. Vous ferez de cette observation ce que bon vous semblera. Je vous embrasse.

M. le Comte de Rivarol au Seigneur de Bagnol.

ENCORE un envoi , mon fils ; en vérité vous êtes intarissable. Voilà donc M. de la Reynière devenu votre associé. Vous ne pouviez faire une meilleure acquisition. Ce rêve d'Athalie me plaît infiniment. J'aurais désiré que vous eussiez marqué avec du charbon ce qui est de votre crû : car je ne puis douter

que vous n'y ayez une très - grande part.
Satisfaites-moi sur cet objet le plutôt possible.

*Le Comte de Bagnol à M. le Comte de
Rivarol.*

LE rêve d'Athalie m'appartient en totalité, mon père. Je l'ai mis sous le nom de M. de la Reynière, pour faire d'une pierre deux coups. Par-là, les buffonistes sont sur les oreilles, & le petit financier se trouve le plastron de leur sequelle. Cela s'appelle susciter des haines. C'est une espièglerie littéraire dont personne ne se fâche aujourd'hui.

J'achève dans ce moment le *petit Almanach des grands Hommes*, autrement dit le *grand Almanach des petits Hommes*; reptiles, insectes, vermineux du Parnasse, tout se trouve dans cette admirable collection. Mon Sancho m'a merveilleusement servi. La boue la plus sale, l'ordure la plus dégoûtante, rien ne l'arrête, lorsqu'il faut en extraire quelque animalcule : cette ardeur ne restera pas sans récompense. Ma propre gloire m'ordonne de faire quelque chose pour celui qui veut bien en rassembler les rayons.

Le

Le Comte de Rivarol à M. le Comte de Bagnol.

JE le possède enfin cet almanach, le trésor des almanachs. Que de goujons frits dans la même poêle ! Comme ils sont rissolés ! Le comble de l'art, c'est de vous y être laissé tomber vous-même, & d'y avoir placé M. de Champcenets. Bien fin qui vous soupçonnera l'un ou l'autre ! Néanmoins, comme les sots se fâchent de la meilleure plaisanterie, tenez-vous sur vos gardes. Un mauvais poète peut avoir une mauvaise tête & un bon bras. Vous m'entendez.

Le Comte de Rivarol père à M. le Comte de Rivarol-Bagnol.

VOTRE silence m'étonne & m'inquiète, mon cher fils. Seriez-vous malade ? La Cour vous aurait-elle, enfin, donné de l'emploi ? Prépareriez-vous une seconde édition de votre charmant almanach ? Tirez-moi d'inquiétude. Vos lettres me sont si agréables que vous ne m'écrirez jamais assez tôt.

E

On parle beaucoup ici du nouvel ouvrage de M. le Comte de Mirabeau. Que ce qu'il dit sur l'*argot* me paraît admirable ! comme c'est écrit ! comme c'est pensé ! Recherchez la connaissance. Associés ensemble, vous feriez des prodiges. Deux tisons rapprochés s'enflamment l'un par l'autre. Je vous embrasse.

*Le Comte de Rivarol fils à M. le Comte ,
son père.*

Vous avez deviné , mon père , la cause de mon silence. Une indisposition subite m'a précipité au lit où je suis retenu par des douleurs inexprimables. Le siège du mal est surtout entre les deux épaules. Le Chirurgien à qui j'ai confié mon état, me fait espérer un prochain rétablissement , si toutefois il n'y a pas de fractures ; ce que je ne présume point. Au surplus, les chairs sont vives & belles, & se régénéreront d'elles-mêmes.

Ce que vous me marquez au sujet du Comte de Mirabeau ne tombe pas sous le sens : car sa réputation ne passe pas la banlieue. C'est, entre vous & moi, un ennuyeux déclamateur dont le nom n'ira pas seulement à la seconde génération. Je compare ses ouvrages à des brûlots lâchés au milieu d'une

*flotte ; ils y mettent le feu , mais ils s'y
consument. Voilà ce que c'est que de ne
traiter que des choses de circonstances. Vestris
bat-il un entrechat ? on l'applaudit. Retombe-
t-il à terre ? on ne fait plus s'il l'a quittée.*

Hardiessé , bouffissure , licence , tels sont
les ingrédients qui forment la substance du
Mirabeau. Que cet affamé ramasse les miettes
qui tombent de la table de Panchot , c'est
son métier : mais qu'au dix-huitième siècle ,
il s'avise de prêcher une croisade , c'est un
fanatisme pitoyable qui ne fera point de pro-
félytes. Je vous embrasse.

*Le Comte de Rivarol père au Comte de
Rivarol-Bagnolet.*

JE n'entends rien à votre lettre , mon cher
fils ; vous m'annoncez une indisposition , &
plus loin vous me parlez de fractures. Il vous
sera sûrement arrivé quelqu'évènement mal-
heureux. Pourquoi m'en faire un mystère ?
Quand ce serait la suite d'une imprudence ,
ne dois-je pas vous plaindre avant de vous
blâmer ? Je vais écrire à votre sœur pour lui
demander des éclaircissémens , & chercher
auprès d'elle les consolations que vous me

refusez. En attendant, mon cher fils, mitez-vous bien. Je vous embrasse.

Le Comte de Rivarol à M. le Comte de Rivarol-Bagnolet.

LE vin est éventé, mon fils. Est-il croyable que l'on ait osé porter la main sur votre personne. Rendez plainte au plutôt. Faites un bon procès criminel à vos assassins. Que le sang des Rivarol soit vengé.

Les lettres que je vous fais passer serviront de pièces de conviction. Allons, mon fils, de la fermeté, de la chaleur. Il faut, à quelque prix que ce soit, que la gueule du juge en pette. Je vous embrasse.

*M. Beaumier à M. le Comte de Rivarol père,
Maître Cabaretier à Bagnol.*

J'AI l'honneur de vous prévenir, Monsieur, que j'ai pris la licence de payer à M. le Comte de Rivarol-Bagnolet, votre fils, les intérêts des sarcasmes qu'il s'est permis contre moi, dans son almanach des grands hommes. Le digne fils que vous avez là ! Lui donne-t-on un soufflet ? il présente l'autre joue. Lui

Donne-t-on un coup de pied dans le ventre ?
aussi-tôt il vous offre le dos , afin que toutes
les parties de son corps soient également ma-
cérées.

J'aurais désiré bien sincèrement le traiter
d'une manière plus convenable au titre dont
il se décore ; mais il est tellement frappé de
ce vieil adage , *Qui tirera l'épée , périra par
l'épée* , qu'il n'entend à aucune proposition de
cette nature. Au surplus , rassurez-vous , Mon-
sieur , les coups de poings ne dégradent per-
sonne. Le Pugilat était en honneur à Rome.
Et tel reçut une fort-belle couronne de la
main du pieux Enée , pour avoir cassé la mâ-
choire à l'insolent Dares. Les Lords , les Ba-
ronnets , les Porte-faix ne se battent point au-
trement à Londres ; & le *Boxage* remplacera
peut-être incessamment en France les *Jokeys* &
le *Casimir*.

J'ai l'honneur d'être , &c.

BEAUMIER.

MM. Mistradet de la Mistringue, Groubert de Groubental, à M. le Comte de Rivarol père, Cabaretier à Bagnol, à l'enseigne de l'Angel ou du petit Ange.

Nous venons de passer par les baguettes M. le Comte de Rivarol-Bagnolet, votre fils aîné, pour les licences qu'il s'est permises contre nous dans son almanach des grands hommes. Vous trouverez ci-jointe (1) la quittance qu'il a bien voulu nous délivrer. Nous aurions pu répondre à sa diatribe par une autre ; mais ses partisans, car les méchans en ont, n'auraient pas manqué de crier à la calomnie. Quant à M. de Bagnolet, nous lui permettons de qualifier notre procédé comme bon lui semblera, pourvu cependant qu'il ne l'attribue pas à l'envie, ce qui serait le comble de

(1) Je soussigné reconnais avoir reçu comptant de MM. , &c. la somme de soixante coups de canne, monnaie ayant cours chez mes pareils, pour les sottises que j'ai débitées contre eux dans mon ouvrage ; à compte de ceux qu'ils me devront encore, si je continue. De laquelle somme je les tiens quittes. A Paris, le 25 février 1788.

l'absurdité , & l'excès de l'ignorance , à moins qu'il ne prenne des bâtons pour des fifflats.

*M. le Comte de Rivarol-Bagnolet à M. le
Comte de Rivarol père.*

MON père , le brave Crillon aurait donné sa bourse , si des voleurs la lui avaient demandée le pistolet à la main. Qu'opposer à la force ? N'est-il pas plus sage de capituler avec elle ? Voilà ce que j'ai fait , lorsque j'ai signé la quittance qui vous a été envoyée : mais ce que je ferai sera mon secret , jusqu'à ce que je me sois procuré une vengeance éclatante. Au surplus , mon père , rassurez-vous : tout va bien. C'est vous en dire assez.

Je suis en pour-parlers avec M. l'Archevêque de Sens. On me promet un entretien particulier avec ce Ministre. Il sera sans doute question d'objets de finance & d'administration. Quelque neuf que je sois dans ces matières , il me sera facile d'en imposer au Prélat , qui n'a de connaissances que ce qu'il faut pour n'être pas le plus ignorant de tous les hommes. Je vous embrasse.

*Le même à M. le Comte de Rivarol ,
son père.*

JE me suis enfin trouvé *in conspectu Domini* , c'est-à-dire , face à face avec l'Archevêque de Sens. Les premières minutes de notre entrevue ont été silencieuses : ainsi deux athlètes se mesurent des yeux avant d'en venir aux mains. Le respect me défendait de commencer ; la crainte de lâcher quelque balourdise retenait le Prélat. La honte de n'avoir rien à dire lui arrache enfin ces mots... Vous êtes M. le Comte de Rivarol ; on m'a dit beaucoup de bien de vous ; je ne doute pas que vous n'y répondiez..... Avez-vous des connaissances en finance ? — J'en ai étudié toutes les parties.

Depuis quand vous y êtes-vous livré ? — Dès mon enfance. — Sous quels maîtres avez-vous travaillé ? — Sous moi seul. — Savez-vous faire des Préambules ? — Comme des almanachs. — Vous avez des projets en portefeuille ? — Je n'en ai qu'un seul.

Quel est-il ? — De faire faire banqueroute au Roi. — Y pensez-vous ? — Aux grands maux les grands remèdes. — Savez-vous que

le Roi est le plus honnête-homme de son Royaume ? = J'en suis persuadé.

= Que dira-t-il ? = Ce qu'il voudra.

= Comment le lui proposer ? = Dans un Mémoire dont je me charge.

= Mais le déficit n'est que de cent trente millions. = La banqueroute, Monseigneur, la banqueroute ; c'est le seul moyen de se donner de la marge.

= Ne pourrait-on pas sonder le Public, voir comment il prendrait la chose ? = On peut commencer par des billets d'Etat.

= Qu'entendez-vous ? = Faire payer le Trésor Royal & la Ville en papier monnoie [1].

= Qui aura cours ? = Gardons-nous-en. L'agiotage nous est trop nécessaire pour ne

(1) Voyez les *Fragmens des Gaules Sauvées*, Tragi-Comédie, représentée à Versailles le 24 Août 1763... *Desfaudrais*, personnage très-intéressant de cette pièce, y est peint d'après nature... C'était le courtier des plaisirs secrets de Monseigneur l'Archevêque de Sens, l'ami intime du Comte de Rivarol, & l'apologiste intéressé d'un Arrêt qui devait réduire la France à la mendicité.

« *Je l'ai trouvé plaisant*, (dit-il, cet Arrêt)

» Le style en est superbe & le fond amusant.

» Ce que j'en aime fort, c'est ce *Papier Monnote*..

» Nous en aurons, j'espère... »

pas lui donner de nouvelles cartes , lorsque nous en trouvons l'occasion.

= Cette épreuve faite ? = Nous manquerons.

= A ravir , mon cher Rivarol , à ravir : envoyez-moi au plutôt votre charmant projet. Votre fortune en dépend. =

A ces mots , nous nous sommes quittés. Le soir même , je me suis acquitté de ma promesse , & le principal Ministre m'a fait savoir qu'il m'accordait , à compter de ce jour , un traitement annuel de 15,000 l. avec l'agrément de la place de Capitaine de ses Gardes [1]. Adieu , mon père. Je vous embrasse.

M. le Comte de Rivarol-Bagnolet à M. le Comte , son père.

JE vous envoie , mon père , quelques lettres imprimées qui viennent de paraître à l'occasion de l'Arrêt du Parlement , par lequel les Annales de Linguet sont supprimées , jusqu'à ce qu'il ait trouvé le moyen de lever cet anathême.

(1) Voyez les Fragmens cités plus haut , Scène XII.

*M. Sauzai à M. Linguet , Rédacteur des
Annales Politiques.*

» JE me hâte de vous informer , Monsieur ,
 » de la rumeur générale qu'a excité dans
 » cette ville le cent seizième numéro de vos
 » Annales. La plupart de vos Souscripteurs
 » m'ont signifié qu'ils ne renouvelleraient
 » point leur abonnement : d'autres m'ont
 » assuré que cet ouvrage ne tarderait point
 » à être dénoncé au Parlement. Prévenez cet
 » orage , s'il en est tems : quant à moi ,
 » comme je serais désespéré d'être enveloppé
 » dans votre disgrâce , je vous supplie de
 » cesser de vous appesantir sur une matière
 » que vous n'auriez peut-être jamais dû traiter,
 » & de mieux consulter les intérêts ^{de} le
 » goût de vos lecteurs. J'ai , &c.

*M. le Baron Linguet à M. le Chevalier de
Morande , Auteur du Gazettier Cuirassé ,
compilateur du Courier de l'Europe.*

» JE vous fais passer , mon cher Confrère ,
 » une lettre que je reçois de Paris. Elle est
 » du trembleur Sauzai. Je ne vois qu'un

» moyen de rassurer cette ame pusillanime,
 » c'est de faire dire par votre Courier que
 » le Gouvernement & le peuple Anglais
 » ont approuvé mon système sur les banque-
 » routes. Ne manquez pas d'y ajouter quel-
 » ques mots d'apologie de votre façon. Je
 » vous promets de mon côté de prôner vos
 » feuilles, & de vous assurer dans les Pays-
 » Bas autant de lecteurs que vous avez d'a-
 » mis & d'admirateurs dans ce monde.

» Je suis , &c,

Le Chevalier Morande au Baron Linguet.

» QUELQUE dévoué que je vous sois ,
 » mon cher Baron , il m'est impossible de
 » vous donner la satisfaction que vous me
 » mandez. Votre système a révolté nos
 » Républicains , dont les intérêts sont telle-
 » ment liés à ceux de la France , que la
 » banqueroute de celle-ci se ferait sentir
 » jusques dans la bourse de Londres. Ce
 » n'est donc pas le moment de vous récon-
 » cilier avec eux. Il y aurait trop de danger
 » pour moi à l'entreprendre. Au surplus ,
 » mon cher Baron , si vos Souscripteurs vous

» délaissent , vous en serez quitte pour faire
 » banqueroute. Il est toujours beau de pré-
 » cher d'exemple. Je suis , &c.

*Lettre d'un Rentier de l'Hôtel-de-Ville au
 Baron Linguet.*

» JE viens de renvoyer , M. le Baron , à
 » votre Correspondant à Paris , le numéro de
 » vos Annales , dans lequel vous osez proposer
 » à la France de se déshonorer périodique-
 » ment deux fois dans un siècle. Il n'appar-
 » tenait sans doute qu'à l'Apôtre du despo-
 » tisme [1] de devenir le panégyriste de la
 » mauvaise foi : mais ne vous flattez pas que
 » vos maximes puissent germer dans le cœur
 » de nos Rois. Notre amour pour eux saura
 » prévenir les besoins de l'Etat. Il n'est pas
 » de sacrifice que notre propre gloire ne
 » nous porte à faire pour garantir la Nation
 » du piège que vous lui tendez. Puisse le
 » Monarque qui nous gouverne , justement
 » saisi de l'indignation que vous avez fait
 » naître parmi nous , vous défendre à jamais
 » l'entrée de ses Etats !

[1] Théorie des Loix de Linguet.

M. Linguet à M. l'Archevêque de Sens.

A Sens.

Monseigneur.

» **D**ES avis certains m'apprennent que
» M. le Procureur-Général médite un requi-
» sitoire contre mes Annales. Je ne vous
» rappellerai pas , Monseigneur , que c'est
» uniquement sur la foi des traités & pour
» préparer la nation à l'événement déterminé
» par votre sagesse , que j'ai composé mon
» système des banqueroutes. Ce serait pa-
» raître douter de votre générosité. Qu'ai-je
» à craindre , d'ailleurs , si vous daignez me
» couvrir de votre aile ? N'est-ce pas le cas
» de m'écrier ? *In te , Domine , speravi , non*
» *confundar in æternum.* Je suis , &c.

M. l'Archevêque de Sens à M. Linguet.

» **J**E ne vous abandonnerai jamais , mon
» cher Linguet , vous m'avez trop bien servi
» pour que je n'en sois point reconnaissant.
» Il est malheureux pour vous que je ne sois

» plus dans la même position. Néanmoins
 » soyez persuadé qu'il me reste encore assez
 » d'amis pour vous garantir du coup qui
 » vous menace. A tout événement , le pis
 » aller est d'être brûlé au bas du grand es-
 » calier. Quel mal cela vous fera-t-il ? Ne
 » m'a-t-on pas brûlé moi-même dans la Place
 » Dauphine ? Rassurez-vous donc , mon cher
 » Linguet , & comptez dans tous les tems
 » sur mon attachement. Je vous embrasse.

M. Sauzai à M. le Baron Linguet.

» JE vous envoie , M. le Baron , un Arrêt de
 » la Cour du Parlement qui supprime vos An-
 » nales. Je ne vous plains pas & vous n'avez que
 » ce que vous méritez. Il n'y a qu'un insensé qui
 » puisse brûler de ses mains le champ qui devait
 » le nourrir. Maintenant , criez tant qu'il vous
 » plaira , je m'en lave les mains. C'est déjà trop
 » pour moi de voir mon nom accolé au vôtre ,
 » dans l'Arrêt de votre flétrissure. Nous comp-
 » terons ensemble quand vous voudrez , ou
 » nous ne compterons pas. Je suis &c.

M. Linguet à M. Sauzai.

» Vous vous affligez, Monsieur , de ce qui ré-
 » jouirait un autre ; mon Ouvrage brûlé par la

main du bourreau ! Mais c'est un coup de
 partie. Ne l'abandonnez donc pas, lorsqu'elle
 devient plus belle que jamais. Le nombre de
 vos Souscripteurs diminuera de moitié ; je m'y
 attends : mais en doublant le prix de l'abon-
 nement, les choses reprendront leur niveau.
 La mauvaise humeur du Parlement m'ouvre
 une carrière immense. Attaquons cet hydre
 avec les armes de l'éloquence ; tranchons
 d'un seul coup ces mille têtes qui sifflent
 sans cesse autour du trône ; rendons la paix
 à la France , nous tournerons ensuite nos
 armes contre les Turcs. Croyez-moi , mon
 cher Sauzai , la matière ne manquera pas.
 Un Potentat, quelque puissant qu'il soit ,
 ne prélève ses richesses que sur un nombre
 déterminé de Provinces ou de Sujets ; mon
 génie saura mettre à contribution tout l'un-
 vers. Je suis &c.

P. S. Nous ne compterons pas.

*Lettre d'un Prisonnier de Bicêtre au Baron
 Linguet.*

Nous avons lu , Monsieur , avec l'intérêt
 le plus vif , le numéro de vos Annales qui
 traite

» traite des banqueroutes. Nous en connais-
 » sions de tous les genres, mais celle que vous
 » proposez avait échappé à nos recherches.
 » Notre maison me charge de vous présenter
 » les remerciemens qu'elle vous doit à tant de
 » titres, & de vous annoncer qu'elle est dans
 » l'intention de prendre un abonnement. Il
 » serait bien flatteur pour nous de voir de plus
 » près le grand homme qui veut bien s'occu-
 » per de notre instruction, & de lui rendre ici
 » les hommages qui lui appartiennent. Je vous
 » embrasse. »

*M. le Comte de Rivarol-Bagnolet à M. le Comte,
 son pere.*

IL se forme à la Cour un orage qui paraît
 menacer la tête de Monseigneur l'Archevêque
 de Sens. La foudre ne gronde encore que
 dans le lointain, peut-être sera-t-il possible
 de la détourner. Ce Prélat, dans les premiers
 mouvemens de sa frayeur, m'a fait appeller.
 Soyez, m'a-t-il dit, mon palladium, conservez
 l'édifice de ma gloire, de ma fortune, & votre
 ambition n'aura plus rien à désirer. Ce préli-
 minaire achevé, il m'a fait passer dans un
 cabinet isolé; c'est-là que son ame se mettant,

pour ainsi dire, tout à nud, il m'a tenu le discours suivant.

L'Édit du 16 Juillet dernier a fait des mécontents ; mais il nous est trop avantageux pour y porter la moindre atteinte. Les choses resteront donc à cet égard dans l'état où nous les avons mises. Ces mécontents, s'il est vrai qu'il y en ait, ne sont pas à craindre. Ce sont d'anciens Commis, des Rentiers presque centenaires, des Militaires invalides, gens pour la plupart obscurs, ignorés, sans protecteurs, dont les murmures n'arriveront jamais jusqu'ici. Au surplus, s'ils osaient s'adresser directement à leur Maître, je me justifierais sur-le-champ par l'éloge que Linguet dans ses *Annales*, Morande dans son *courier*, ont fait de cette opération sublime.

Avez-vous des relations avec ces Ecrivains ?

— Aucune, Monseigneur. — Les misérables ! Si vous saviez ce qu'ils me coûtent ! — Ne peut-on se passer d'eux ? — Les terres peuvent-elles se passer de fumier ? Il faut, mon cher enfant, écrire à Morande, lui dire que je ne suis pas satisfait de ses dernières feuilles, l'engager à s'exprimer plus nettement, à trancher le mot, à prendre un ton décisif & qui ne laisse aucun doute sur l'efficacité de mes moyens. Quant à Linguet, il ne s'agit que de l'exhorter

à prouver qu'il est de nécessité indispensable que la Nation fasse, deux fois par siècle, une banqueroute périodique. Ce régime établi, tout prospérera. Il ne serait pas moins nécessaire de me découvrir quelque facétieux dont l'heureuse gaieté ramenât la Nation Française à son véritable caractère. Ce silence morne qu'elle garde aujourd'hui, me semble d'un mauvais présage; & tant qu'elle ne rira pas, je ne serai point tranquille. — Les tems sont bien changés. — Sous Mazarin, le Français était-il plus heureux? Il chantait cependant. — Il a vieilli depuis; c'est un sexagénaire qui retrouve sous le martinet la vigueur de ses plus belles années. — J'oubliais le plus important. Dites-moi un peu ce que c'est qu'un Bergasse dont on parlait tant hier à l'Œil-de-bœuf. — C'est un faiseur d'amplifications, un fanatique, un convulsionnaire, enfant perdu de la gloire & de l'amitié. — On prétend qu'il a eu la témérité de me désigner dans ses pages, de s'ériger en dénonciateur de ma personne, en censeur de mes projets. — L'écervelé! — Ne puis-je donc lui imposer silence? — Je ne l'affirmerai pas, mais voici ce que vos prédécesseurs se sont permis. De Luynes, successeur de Concini, faisait jeter dans des cachots les Imprimeurs ou Colporteurs de libelles. Après lui, Richelieu

fit brûler vif l'Auteur d'une satire intitulée : *la Cordonnière de Loudun*. Le Maréchal de Bassompierre expia , par dix ans de prison , un bon mot qui lui était échappé contre ce Ministre. Mazarin envoya au gibet l'Imprimeur Morlet. Je ne finirais pas. — Finissons : Je fais maintenant ce que je dois faire. Allez, mon cher enfant , & comptez sur mes bontés , tant que vous continuerez d'en être digne.

Là-dessus , je me suis retiré pour vous faire part de ma bonne fortune & vous renouveler les protestations de mon attachement.

Le Comte de Rivarol Bugnolet à M. le Comte de Rivarol , son père.

HÉLAS ! mon père :

Comment en un plomb vil , l'or pur s'est-il changé.

L'Archevêque n'est plus. Sa disgrâce avait été prononcée le jour même qu'il se flattait d'en reculer le moment. Anéanti de ce coup , je ne fais quelle divinité implorer. Pour surcroît de malheur , c'est M. Necker qui lui succède. Si j'allais me jeter à ses pieds.... lui protester..... Mais , non : il ne me pardonnera jamais d'avoir osé critiquer le plus excellent de ses ouvrages , dans mes lettres à l'auteur

de l'importance des opinions religieuses. Fureur d'écrire, quand cesseras-tu de conspirer contre mon bonheur ? Pourquoi M. l'Evêque de *** m'a-t-il arraché de vos bras ? Pourquoi m'a-t-il mis au Collège ? Que ne me laissez-vous l'heureuse ignorance qui fit la tranquillité de mes ancêtres ! Moins célèbre, mais plus heureux, je n'aurais point été humilié dès mon enfance. Je n'aurais point fait à pied le voyage de Carcassonne à Paris. Je n'aurais écrit ni pamphlets, ni libelles. Je n'aurais pas soutenu par mille mensonges, le mensonge de ma noblesse. Je n'aurais point eu à me reprocher d'avoir mutilé le Dante, dans une plate traduction ; d'avoir écorché le français dans un discours sur la prééminence de la langue française ; d'avoir blasphémé l'amitié dans mes réflexions sur ce délicieux sentiment ; d'avoir calomnié M. de la Reynière, en lui imputant le rêve d'Athalie ; d'avoir dénigré trois cents auteurs honnêtes dans un Almanach fastidieux ; d'avoir enfin écrit contre M. Necker deux lettres insipides, où l'audace & la méchanceté surpassent l'ignorance de l'écrivain. Hélas ! ces réflexions sont bien tardives, & je m'apperois que mes épaules sont condamnées, à jamais, à payer les lettres de change que

mon estomach a tirées sur mon esprit. Il ne me reste qu'une consolation , c'est de vous renouveler l'hommage de mon attachement.

Ici finit la correspondance que nous avons annoncée au Public. Ce qu'il y a d'étonnant , c'est que deux Ecrivains du même rang , par le génie , le style , le genre & la vérité des expressions , aient fleuri dans le même siècle & dans la même ville.

Nous ne pouvons nous dispenser de convenir qu'il n'y ait un anacronisme dans les dernières lettres de cet ouvrage : il nous eût été facile de le faire disparaître , mais nous avons craint d'altérer les beautés de l'original.



PROPHÉTIES

DU COMTE

DE RIVAROL-BAGNOLET.

*Extraites de son Discours sur l'Universalité
de la langue Française, pour faire suite à
celles de Matthieu Laensberg.*

Pag. II. **L'**ALLEMAGNE offrira long-tems
le spectacle d'un Peuple antique &
modeste.

25. Malgré tout cela, on sent bien que
la Patrie de Raphaël, de Michel-Ange
& du Tasse, ne sera jamais sans hon-
neur.

39. Il faudra toujours que l'Anglais
paie de son argent ou du crédit de
sa Nation.

73. Malheur à la Musique dont on dira
qu'elle a tout défini !

83. Un jour cette rime des modernes,
si fatigante pour l'oreille, aura de
grands avantages pour la postérité.

Pag.

car il s'élèvera des Saumaïses qui compileront laborieusement toutes celles des Langues mortes ; ils fixeront par là une sorte de prononciation semblable à la nôtre.

87. Ce sera probablement le sort des Langues modernes , & la nôtre leur offre un port dans le naufrage

87. La Langue Française survivra à l'Europe.

Idem. Les Etats se renverseront , & la Langue Française sera toujours retenue par deux ancres , sa littérature & sa clarté.

97. Déformais l'Histoire de la Terre précédera celle de ses Habitans.

130. Nous soutiendrons la gloire des Grands Hommes des siècles passés. Nous formerons dans le monde physique les pas de géans qu'ils ont faits dans le monde moral.

Idem. La commotion qu'à laissée dans l'esprit un tel spectacle , durera longtemps.

Idem. Il faudra que la Physique abandonne ce merveilleux.

Pag.

- 130 Il ne restera plus à la Poésie que le langage de la raison & des passions.

M A X I M E S

Tirées du même Ouvrage.

8. **U**NE ombre n'est qu'une ombre.
22. Tout pays qui fournit des Baladins ne peut donner de considération à sa Langue.
25. La Poésie n'est qu'un objet de luxe.
26. L'homme est une machine harmonieuse.
27. L'homme qui parle est l'homme qui pense tout haut. (*Nous ajouterons que celui qui écrit pense tout bas.*)
28. Tous les Ecrivains suivent des règles & des modèles.
29. La Nature n'a qu'un modèle pour tous les hommes.
30. Tous les visages n'ont pas une même physionomie.
31. La France n'avait point autrefois une Physionomie distincte.

Pag.

32. (*Cette-ci mérite attention, & paraît n'avoir été écrite que pour l'instruction du Cabinet de Versailles.*) L'Angleterre, par sa position & par la supériorité de sa Marine, peut nuire à toutes les nations & les braver sans cesse.

On conviendra que M. l'Abbé Reynal n'a rien dit d'aussi profond.

34. Tout le monde a besoin de la France.

35. Les opinions exagérées du Nord & du Midi viennent prendre en France une teinte qui plaît à tous.

35. Quand on règne par l'opinion, il ne faut pas d'autre Empire.

46. La différence de Peuple à Peuple n'est pas moins forte d'homme homme.

Idem. L'Anglais semble toujours assister à un Drame.

37. Le Français ne quitte la vie que quand il ne peut plus la soutenir, l'Anglais, quand il ne peut plus la supporter.

39. La politesse ramène ceux qu'a choqués la vanité.

Pag.

39. Il n'est point d'accommodement
avec l'orgueil.
46. La délicatesse des procédés amène
celle des propos.
51. Chez les Peuples vêtus, une nudité
produit la pudeur.
56. Shakespear est l'idole de sa Nation
& le scandale de notre Littérature.
58. Notre Théâtre a fait l'éducation de
l'Europe.
66. Celui qui voyage ne donne pas
sa langue.
69. Les Ouvrages qui donnent le tra-
vail & le fruit, ne donnent pas le
charme de la lecture.
- Idem.* Les Livres Français composent la
Bibliothèque du genre humain.
- Idem.* Le Français a placé le goût dans
les opinions modérées.
70. A raison égale, il faut que la sèche
raison cède le pas à la raison ornée.
71. La Langue Française a conquis
l'Empire par ses livres.
73. La Syntaxe Française est incorrup-
tible.
75. La Musique doit bercer l'ame dans

Pag.

le vague , & ne lui présenter que des motifs.

78. Ce qu'il y a de plus capricieux dans l'homme, c'est l'oreille & l'imagination.

80. On ne dit rien en vers qu'on ne puisse bien exprimer en notre prose.

82. La Musique est cachée dans le langage.

84. La Langue Latine est la grosse planète.

85. La Langue Latine est la seule qui ait de la probité.

P R O B L Ê M E S

Proposés dans le même Ouvrage.

Pag.

2. L'UNIVERSALITÉ de la Langue Française offre un grand problème.

76. Un des plus grands problèmes que l'on puisse proposer aux hommes, est cette constance de l'ordre régulier dans notre langue.

99. Voltaire joignit à l'universalité de

Pag.

sa langue, son universalité personnelle, & c'est un problème de plus pour la postérité.

M O D È L E S

de Métaphores.

Pag.

5. IL me semble qu'il est ridicule d'emprunter les livrées de la naïveté. (Il faut espérer qu'on dira bientôt les haillons de la richesse.)

68. Les deux Nations ont gardé les livrées de leur ancien état. (M. de Rivarol a bien de la peine à quitter la livrée.)

P O R T R A I T

De Louis XIV, tel qu'il se trouve à la page 62 du même Discours.

ON a beaucoup parlé de Louis XIV. Il fut le véritable Apollon du Parnasse Français : il avait de la grace : il fallut voir ses bâtimens.

Les malheurs des dernières années de son

règne sont peints avec une noblesse, une énergie dont rien n'approche.

Louis XIV vieillissant n'était plus heureux.

C'est ainsi que M. le Comte de Rivarol rend d'un seul trait ce que Voltaire a délayé dans quarante pages. Nous ne saurions assez inviter les amateurs du Beau, à lire cet Abrégé, dans lequel ils trouveront tout à la fois les charmes du style, l'exactitude de l'Histoire & la richesse de l'expression.

Nous ne terminerons pas cet Ouvrage sans prier M. le Marquis de Champcenets de nous excuser de ne lui avoir pas donné dans notre Dédicace le titre de Gobe Mouche Sans-Souci, dont il vient de se qualifier lui-même dans une Brochure intitulée les Gobe-Mouches. Le respect dû à sa personne nous avait empêché de croire à cette caricature. Depuis que nous en avons acquis la certitude, nous nous sommes adressés à M. le Comte de la Cepède, continuateur de l'Histoire-Naturelle, pour le prier de nous aider à réparer cette faute, & il nous a été promis que M. le Marquis Gobe-Mouche serait classé parmi les Crabes Bambara sous la dénomination d'Araignée Ventruë.

